

## CULTURE & SAVOIRS

# Et si leur fin du monde n'était pas la nôtre ?

**FESTIVAL D'AVIGNON** Avec *Extinction*, d'après Thomas Bernhard, Arthur Schnitzler et Hugo von Hofmannsthal, le metteur en scène Julien Gosselin déploie un théâtre qui nous emporte, nous irrite, nous bouscule. Cinq heures trente dont nul ne sort indemne.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

**J**ulien Gosselin voulait écrire, mettre en scène la fin du monde. Son *extinction* raconte l'achèvement d'un cycle, démarré à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Le spectacle, séquencé en trois chapitres, entraîne le spectateur dans un concert électronique. Chacun est libre de monter sur la scène transformée en dancefloor, de participer à cette transe collective, sorte de rituel païen dont le sens est, d'entrée de jeu, équivoque.

Quel est ce besoin irrépressible de faire corps, de

faire masse au son d'une musique obsédante qui vous transperce de part en part ? Il y a quelque chose de l'ordre d'un exutoire collectif pour s'échapper du monde, de ce monde qui court à sa perte. Mais on ne peut s'empêcher de déceler l'aspect aliénant de ces rassemblements où l'on s'abrutit de décibels et d'ecstasy pour oublier. Une fuite en avant d'une jeunesse qui cherche un sens à sa vie et trouve là un refuge, un endroit pour souffler.

Tout commence à Vienne, alors capitale intellectuelle de l'Europe, en 1913. Dans cette deuxième partie, Julien Gosselin entremêle des textes d'Arthur Schnitzler et Hugo von Hofmannsthal. Le décor, une maison de la haute société



viennoise au pied du Danube, accueille une bande d'amis. Ils sont artistes, médecins, avocats, dissertent sur l'art moderne, la musique dodécaphonique, le théâtre. Ils s'en moquent aussi, joyeusement, cyniquement. Adultes, ils se comportent comme des enfants gâtés. Ils couchent tous les uns avec les autres, pratiquent l'adultère et l'inceste tout en noyant leur neurasthénie dans le champagne. Leurs rires sonnent faux. Les regards échangés sont ambigus. Cet entre-soi est pathétique, terriblement pathétique, s'il ne contenait les germes du fascisme. Tiens donc. Qu'est-ce qu'une telle mise en scène veut nous laisser croire? Certes, pour Thomas Bernhard, le fascisme est dans l'ADN des Autrichiens, mais certains sont capables de s'en extirper, à commencer par Bernhard lui-même ou le narrateur d'*Extinction*. Mais là, à cet endroit d'une Vienne qui va fournir au début du siècle passé les plus grands écrivains, peintres, musiciens, scientifiques à l'Europe, devant ce tableau de maître parfaitement maîtrisé d'un monde décadent par un Gosselin qui semble s'amuser à brouiller le sens de son propos, que doit-on comprendre? D'autant que le rôle de l'Église catholique dans la dérive fascisante de la société autrichienne dont parle Bernhard, et la charge contre cette même Église qu'il abhorre au plus au point et que l'on trouve dans *Extinction*, sont évacués.

### **LES LOUPS SONT À NOTRE PORTE, HIER COMME AUJOURD'HUI**

Certes, en noyant leur aquoibonisme dans les bulles, ils laissent le fascisme gangrener l'Autriche et l'Europe. Et le spectacle s'appelle bien *Extinction*. « *Tout est affaire de décor, changer de lit, changer de corps (...) On avait mis les morts à table, on faisait des châteaux de sable, on prenait les loups pour des chiens* », écrivait Aragon. C'est exactement ce qui se joue sous nos yeux, dans ce décor où chacun des protagonistes détourne les yeux. Les loups sont à notre porte. Hier comme aujourd'hui. La soirée mondaine se métamorphose en une mise à mort de chacun des protagonistes qui ont troqué leurs habits de soirée pour des costumes tyroliens. Tout est filmé en temps réel et l'écran envahit le plateau, nous laissant à peine entrevoir les acteurs. Comme si Gosselin voulait effacer le théâtre. Circulez, y a rien à voir. « *Les images photographiques ont mis en branle ce processus d'abêtissement universel et celui-ci a atteint cette rapidité mortelle au moment où*

*ces images photographiques sont devenues mobiles*, écrit Thomas Bernhard dans *Extinction*. *Penser ne sera plus du tout possible pour cette humanité.* » Et puis, soudain, tout s'arrête. Et l'on comprend que nous assistions à une représentation dans la représentation. Une mise en abîme, une sorte de métathéâtre qui nous oblige à déplacer de nouveau notre regard.

Troisième volet du triptyque. Une actrice s'avance sur le plateau. Elle aura traversé les deux premiers volets du spectacle. Elle est la voix intérieure de Thomas Bernhard. Va porter ses mots. Elle s'assoit sur une chaise posée sur une simple estrade. Il ne reste plus rien des décors précédents. Elle prend la parole et se lance dans un monologue d'une heure. Un montage d'*Extinction*. L'épuisement des corps des spectateurs est flagrant. On se bat contre la fatigue. Mais on tient. Les mots de Bernhard claquent. Dans la nuit, ils résonnent avec les temps que nous vivons, implacables. Subir ou ne pas subir? L'extrême droite, la destruction environnementale annoncée, la violence quotidienne ici et ailleurs. « *Petit à petit, nous devons tout refuser ; petit à petit, être contre tout afin de contribuer tout simplement à l'anéantissement général que nous avons en vue, désintéresser l'ancien pour pouvoir finalement l'éteindre entièrement au profit du nouveau* », entend-on. Et pourtant, « *cette fin du monde n'est pas la nôtre* », écrivait en 1948 André Breton après la catastrophe nucléaire d'Hiroshima.

On sort de là groggy. Julien Gosselin provoque le malaise mais il est fécond, productif. Longtemps après, on cherche, on se querelle, on pense. Là est toute l'utilité du théâtre. Sa raison d'être. Nous obliger à sortir du cadre, de notre confort.

**MARIE-JOSÉ SIRACH**

Jusqu'au 12 juillet, cour du lycée Saint-Joseph. Tournée européenne. En France : le 18 novembre à Valenciennes (Nord). Du 29 novembre au 6 décembre, à Nanterre (Hauts-de-Seine).

**La fuite en avant  
d'une jeunesse  
qui cherche un  
sens à sa vie, un  
refuge où souffler.**

